

les Magyars, venus d'Orient, s'arrêtèrent dessous de bois farouches, avec des campements de Tziganes devant des couchers de soleil rouges comme des incendies, souvenirs de la puszta hongroise. Il se plaisait à ces toiles familières lui parlant de tout son passé. Puis des assombrissements lugubres le prenaient, des envies de respirer un air nouveau, de fuir Paris, de mettre entre Marsa et lui le long espace d'un voyage éperdu, d'une course à travers le monde où l'avidité des choses nouvelles eût harassé sa douleur et où—qui sait?—quelque hasard eût, au détour d'un chemin, terminé sa vie.

Le divorce? Il existait pour lui, puisque cette Marsa, l'esprit perdu, était maintenant comme morte. Et que lui eût rendu le divorce? Sa liberté? Il l'avait. Mais ce que rien ne pouvait lui rendre, c'était sa foi broyée, son rêve écroulé, son bonheur en miettes et en fange.

Des vapeurs rouges lui montaient alors au front, quand il songeait, avec des violences amères lui emplissant la poitrine.

Et d'ailleurs, elle n'était même plus là, Marsa, et l'idée que cette exquise créature, cette femme qui le faisait frissonner autrefois—hier—lorsqu'il se disait qu'il allait s'enivrer du parfum de ses cheveux, du charme de ses caresses—l'idée que cette belle fille brune et pâle était, là-bas, enfermée à Vaugirard, parmi les folles, lui causait une sensation de souffrance aiguë ou d'étouffement, comme un cauchemar.

Il y pensait tellement, à cette maison d'aliénés qui était la prison de Marsa, elle le préoccupait si affreusement qu'il sentit brusquement le besoin de fuir—pour ne pas faiblir, pour ne pas revoir la Tzigane.

—Comme on est lâche! pensait-il.

Il annonça, un soir, à Varhély qu'il partait pour cette ville isolée de Sainte Adresse, d'où, tant de fois, en causant de la patrie, ils avaient regardé la mer.

—J'y vais pour être seul, mon cher Yanski, mais être avec vous, c'est encore être avec moi-même. J'espère que vous viendrez.

—Assurément, dit Varhély.

Bien souvent la nuit tombée, Zilah descendait avec lui sur la grève.

Ils causaient alors dans cette solitude et, en face de cette immensité, il semblait à Andras que le mauvais rêve de sa vie était, pour un moment, emporté par le vent du large.

Et ces deux hommes, diversement broyés par le sort, se promenant ainsi sur une bande de sable, échangeant leurs idées dans le grand murmure de la mer, ressemblaient à deux blessés qui mutuellement se soutiennent pour avancer et ne pas tomber avant la fin du combat.

Un matin ils étaient sortis, allant vers le Havre par le quartier des pêcheurs, ces rues qui donnent sur la mer, ces ruelles noires, la rue de Mer, avec ses maisons basses; et, arrivant dans le Havre même, Varhély montra tout à coup au prince une affiche portant l'annonce d'une série de concours donnés à Frascati par des musiciens tziganes:

—Ah! dit Yanski, par exemple, vous sortirez bien de votre retraite pour entendre, une fois, ces airs-là?

—Oui, certes, fit Andras.

Mais, sans que le nom de Marsa lui vint aux lèvres, encore, et toujours c'était vers elle que cette affiche entraînait tout à coup la pensée d'Andras et la vision du steamer paré comme une salle de bal et emportant ces hôtes, le long de la Seine, lui revenait, ironique, triste comme un feu d'artifice éteint brusquement.

Le soir, il était au Casino, mais il éprouva une sensation singulière, un déchirement nouveau, en entendant les soupirs, les cris, les plaintes de cette mordante musique tzigane. Les cordes des archets eussent joué ces czardas sur ses nerfs tendus qu'il n'eût pas tressailli avec plus de violence. Chaque

note de ces airs d'autrefois tombait sur son cœur comme une larve corrosive. Et Marsa, Marsa Laszlo, toujours Marsa lui revenait devant les yeux. Les Tziganes jouaient maintenant des valses que jouait Marsa, puis la lente plainte déchirante de la *Chanson de Plewna* et aussi le douloureux refrain, de Jean de Nemeth, l'air navré qui était, pour le prince, comme le *lamento* de sa vie:

—*Il n'y a qu'une belle fille au monde!*

Et, à chaque note, à chaque czarda nouvelle, c'était Marsa qu'il revoyait toujours.

—Partons, dit-il brusquement à Yanski.

Mais, comme ils allaient sortir, ils se heurtèrent presque à une bande de fous qui entraient, toute joyeuse, guidée par la petite baronne Dinati, et un grand cri de la jolie femme le saluait tout aussitôt:

—Vous, mon cher prince! Ah! la bonne aubaine!

Et elle essayait de se pendre au bras d'Andras, tout le petit clan qui accompagnait la baronne s'arrêtant en même temps pour saluer le prince Zilah.

—Nous venons d'Étretat, et nous repartons tout à l'heure, oui, oui, en pleine nuit!... Il y avait une fête au Havre... quartier Saint-François. Nous avons dévalisé les boutiques... cassé toutes les poupées des tirs... acheté toutes les horreurs en porcelaine et toutes les verroteries du monde... Tout ça est dans le break... Nous en ferons à Étretat, une tombola pour les pauvres....

Le prince essayait de se dégager, mais la petite baronne tenait bon.

—Pourquoi ne venez-vous pas à Étretat? C'est charmant... On s'amuse, on jase, on potine... Un vrai pont de steamer... Yamada nous y fait de la musique... Approchez donc, Yamada!

Et la baronne appelait le Japonais dont la figure d'ivoire souriait.

—Mon cher prince, vous ne savez peut-être pas Yamada est le plus parisien des Parisiens? Ces Japonais! Les Parisiens de l'Asie, ma parole! Savez-vous à quoi il s'occupe, à Étretat? Il écrit une opérette....

—Japonaise! dit Yamada comme correctif, en saluant avec son élégance géométrique.

—Oh! japonaise! japonaise! japonaise boulevardière! fit la baronne... Très drôle dans tous les cas!... Le titre? *La petite Mousmé!* Il y a une scène de *bateau-jours!* Oh! d'un amusant! d'un topique! Très originale et naturaliste... avec couplets chantés par la "petite Mousmé" justement.

Puis, tandis que Zilah, un peu mal à l'aise, regardait Varhély qui cherchait le moyen de s'éloigner, la baronne, gentiment, fredonnait du bout de ses lèvres rouges la musique et le refrain du maëstrino japonais:

Le beau baba
Le bateau bateau
Le beau bateau
De Kioto.

C'est le baba
C'est le bateau
Le beau bateau
De Kioto!

—Chanté par Judic ou par Théo, ça fera fureur... Tout Paris répètera ça...

Le beau baba
Le beau bateau...

—Ah! au fait, dit la baronne, qu'est-ce que vous avez donc fait à Jacquemin? Oui, mon ami Jacquemin?

—Jacquemin? fit Zilah.

—Laissez-le tranquille chez lui, s'il aime son foyer maintenant, dit Zilah. Rien ne vaut le logis quand on l'aime et qu'on y est aimé.

La baronne était devenue, brusquement, toute sérieuse aux premiers mots de Zilah parlant cette fois d'un ton très triste.

—Je vous demande pardon, dit-elle en lui tendant sa petite main, oui, pardon de vous avoir ennuyé... Oh! pas de politesse! Je vous ennuie... Consolerez-vous, nous repartons... Et puis vous savez que si une créature vous aime, vous respecte, vous est dévouée de toute son âme, c'est cette insensée de petite baronne!... Adieu!...

—Au revoir! dit Andras, qui saluait les amis de la baronne.

Une fois chez lui, il serra la main d'Yanski, puis s'enferma dans sa chambre, et, sous l'abat-jour de sa lampe, fièvreusement, il ouvrit, lut, relut pour la centième fois peut-être, des lettres, des lettres qui ne lui étaient pas adressées,—ce paquet de lettres que Varhély lui avait remis, et dont Michel Menko l'avait comme souffleté, le jour de son mariage.

Andras les avait gardées, les rouvrant parfois avec des appétits de souffrance, des avidités de déchirements nouveaux, s'insinuant cette sorte de poison pour irriter sa douleur morale comme il se fût injecté de la morphine pour calmer une douleur physique; et ces lettres lui causaient une sensation analogue à celle qui donne le repos aux morphinomanes, cruelles d'abord, aiguë comme un coup de couteau, puis peu à peu apaisée comme par un bercement lent, un écrasement sans pensée.

Tout revivait là, dans ces lettres de Marsa à Menko;—tout ce qui avait été l'amour ignorant, instinctif, naïvement crédule de la jeune fille pour Michel, puis son exaltation pour l'amour même plutôt que pour celui qu'elle aimait, et puis encore,—car Menko, ne choisissant pas, avait tout envoyé à la fois,—l'effrayant mépris de Marsa, trompée, pour l'homme qui avait menti.

Il y avait dans ces billets adressés à cet homme des fraîcheurs de sentiments et des crédulités juvéniles qui donnaient la sensation d'une matinée claire, aux premières bouffées d'avril. C'était la candeur, l'éveil de l'âme, la foi de l'être qui ignore en celui qui le séduit. Et c'était bientôt les dans d'un cœur qui croit s'être donné pour toujours, parce qu'il espère avoir rencontré une loyauté à toute épreuve et un dévouement éternel.

En les lisant, ces lettres d'où le vivant parfum de Marsa montait, Andras éprouvait des frémissements de colère, d'après violences contre les misérables qui l'avaient trompé, qui s'étaient aimés, et aussi, et involontairement, des pitiés à peine formulées, timides, craintives, pour cette femme qui souffrait là, ignorait s'abandonnait, confiante, puis se reprenait indignée;—pitiés bientôt secouées et haïes, comme si le prince eût eu peur de lui-même, peur de pardonner.

—Qu'a donc Varhély à me parler de pitié? se disait-il. Est-ce que je suis vengé, moi?

Il espérait bien, un jour venu, faire justice de la trahison de Menko. Chacun des billets qui étaient là prouvaient bien que Marsa avait été la fiancée de cet homme, mais, en même temps, que Michel avait abusé d'une ignorance, menti, affreusement menti, se disant libre quand il avait donné déjà son nom à une femme.

—Le misérable!

(A suivre.)

VINS CANADIENS PURS.

Champagne Mousseux, Haut Sauterne, Bourgogne Canadien, Vermouth, Saint Julien, Vins Blanc, Sherry, Saint Jean-Baptiste Bitters, Champagne Sec, Sauterne Lumina, Chateau Margaux, Malaga, Oporto, Medoc.

BARRÉ & CIE., Marchands de Vins.

Voütes : 186 & 188, ruelle des Fortifications, Montréal.